Document généré le 15 juil. 2025 18:23

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Slame ta gueule, critique d'une forme aux limites du racolage
Le Grand Slam. Lion d'Or, 21 septembre 2008

Leroy K. May

Numéro 224, janvier–février 2009

Est-ce poétique?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16716ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

May, L. K. (2009). *Slame* ta gueule, critique d'une forme aux limites du racolage / *Le Grand Slam*. Lion d'Or, 21 septembre 2008. *Spirale*, (224), 26–27.

Tous droits réservés © Spirale, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Slame ta gueule, critique d'une forme aux limites du racolage

LE GRAND *SLAM*
Lion d'Or, 21 septembre 2008.

par LEROY K. MAY

C'est la faute de Jacques Desmarais et Nina Louve si je me suis lancé dans la poursuite du parfait *slam* de poésie. Me narguant depuis la métropole, ils assistaient aux *slams* au *Quai des Brumes*, puis *Ô Patro Vys*. Quant à moi, j'ai découvert le *slam* sur YouTube, puis j'ai participé à mes premières soirées de *slam* poésie en novembre 2007.

Pour tenter de comprendre ce qu'est un *slam* de poésie, donnons-en quelques définitions possibles pour essayer de cerner la bête médiatique qu'elle est devenue. Un *slam* de poésie se veut une compétition poétique où chaque poète lit, déclame, chante, crie, hurle un texte original, dont il est l'auteur, en trois minutes, top chrono. Les *slameurs slament* leur texte, sans déco, sans costume, rien, *niet*, *nada* : le texte, la bouche, la langue sont les seuls artisans de cette forme. On n'y tape pas du pied, on n'y fait pas de pirouette, on donne la parole à la poésie, en principe.

Un jury de cinq personnes est choisi dans la salle et des notes sont données selon l'appréciation du jury. C'est la définition d'un *slam* qu'en donne Poetry Slam Inc., un organisme sans but lucratif qui fait la promotion de la poésie et organise des événements de *spoken word* et des activités littéraires aux États-Unis ; un autre de ses buts est de faire participer la foule à ces événements pour les rendre plus vivants, interactifs. Poetry Slam Inc. organise aussi le National Poetry Slam, qui mettait aux prises, en 2008, quelque quatre-vingts équipes de *slam* à travers les États-Unis.

Dans certaines sphères, toutefois, le *slam* semble confondu avec les soirées de poésie « micro ouvert » *(open mic)*. En fait, en France, il semble que le vocable *slam* englobe toute forme de soirée présentant une quelconque poésie : soirée bénéfice, association communautaire, *slam* de rue, poésie de bistro, etc. Tout peut devenir *slam* de poésie si l'organisateur se met en tête de surfer sur la vague poétique du moment. Au Québec, quoique les règles de base soient respectées dans la plupart des cas, certaines soirées de poésie ont été étiquetées comme « *slam* » à tort : soirée micro ouvert, sans juge, période de temps non respectée, etc.

Je le répète, le *slam* est avant tout une compétition poétique, un oxymore s'il en est, mais c'est quand même ce qui le définit, quoique le motto du *slam* soit « *The points are not the point; the point is poetry* »[1], phrase attribuée au *slamestre* Allan Wolf avant une compétition du National Poetry Slam à Asheville en 1994. Toutefois, et malgré qu'une ironie assez frappante la caractérise, une autre phrase de Taylor Mali, *slameur* extraordinaire (regardez-le sur YouTube pour vous en convaincre), pourrait aussi caractériser le *slam* : « *The points are not the point; the point is to get more points than anyone else.* » Il s'agit de voir de quel côté de la médaille on veut bien se situer.

Peu importe l'aspect compétitif, le *slam* emprunte au *spoken word*, beaucoup plus pratiqué et populaire en terre anglophone : l'origine du *spoken word* et du *slam* remonte au début des années 1980, alors que Marc Smith a fondé le *slam* à Chicago ; des figures issues du punk américain comme Jello Biafra (Dead Kennedys) et Henry Rollins (Rollins Band) ont été les porte-étendards du *spoken word* à la même époque. On pourrait aussi faire remonter les origines du *slam* aux poètes beats comme Allen Ginsberg qui, déjà avec *Howl* (1956), annonçait une cassure définitive avec la poésie américaine jusqu'à cette époque. La première lecture publique de *Howl* en 1955 à la Six Gallery de San Francisco laissa les spectateurs à la fois frénétiques et bouche bée, songeurs et étonnés qu'une voix comme celle de Ginsberg ait pu abaisser une barrière que nul n'avait franchi avant lui, seulement avec sa voix et son corps. Cela lui a valu d'être censuré et d'être l'objet d'un procès pour obscénité publique.

Pendant les *slams* de poésie, plusieurs styles se côtoient, laissant entrevoir des influences hip-hop ; d'autres versent dans la *dub poetry*, une forme de poésie politisée populaire en Jamaïque. Certains proposent une narration sans rimes, d'autres marquent le tempo de rimes tranchantes. Mais une chose demeure : un *slam* doit être comme une claque sur la gueule. Qu'elle soit directe, sournoise ou cynique, cette claque doit secouer les spectateurs, poétiquement parlant. Un *slam*, c'est une balle catapultée par-dessus la clôture du champ centre lorsque les buts sont remplis. C'est un grand chelem, comme les quatre grands tournois de tennis. C'est aussi l'une des origines du mot *slam*, selon son inventeur, Marc Smith. Il est donc difficile de nier l'aspect sportif associé au *slam*.

Un soir sans poésie — ou si peu

C'est avec toutes ces notions en tête que je me suis pointé à la finale provinciale de *slam* poésie qui avait lieu à Montréal pendant le Festival international de la littérature. Donner un coup de fouet à la poésie, aux spectateurs, les secouer, les émouvoir, les faire réfléchir. Comme une mission poétique en soi, engageante, engagée. Mais lors de ce *slam* de poésie, j'ai été confronté à un jury qui avait une définition bien personnelle de ce qu'est un *slam* de qualité. Une définition bien limite de la poésie également. Ainsi, la plus grande perdante n'aura pas été Annie Beaulac, la meilleure *slameuse* de Québec en 2008, qui n'a jamais reçu d'aussi mauvaises notes qu'en ce 21 septembre au *Lion d'Or*. Le plus grand *loser*, non plus, n'aura pas été votre tout dévoué, qui a mérité une belle leçon d'humilité.

La poésie et l'art ont été lynchés par un jury qui en voulait pour son argent. Le jury voulait de la poésie bien-pensante et rassurante tout en faisant résonner la corde de l'émotion avec des textes inspirés par

l'actualité : maux sociaux courants, Afghanistan, Irak, Conservateurs, coupures dans la culture, et autres éphémérides du temps présent.

Il semble que pour espérer plaire aux jurys de ce Grand *Slam*, il eût fallu jouer à la pute de TVA, s'allonger jambes grandes ouvertes pour se faire pénétrer d'un enchaînement de syllabes dont la poésie, la plupart du temps, était absente (la plupart du temps, dis-je bien). Un peu comme regarder une compétition de patinage artistique : un couple époustouflant mais inconnu obtient des notes « correctes » ; un couple connu mais dont la prestation manque de panache (huh, genre, tomber en pleine face, se relever, sourire, continuer) récolte des 9,9. Non-sens.

Il y avait toutefois l'étonnant conteur, chansonnier et *slameur* Mathieu Lippé, qui nous a transportés de Kyoto jusqu'en Birmanie en passant par le Vatnajökull. C'était comme écouter Franz Liszt exécuter ses rhapsodies : mélodie et rythmes saccadés en parfaite symbiose, un bijou innommable de poésie. Il y avait Sophie et David (Sherbrooke) qui ont flirté avec la poésie dans trois *slams* essoufflants. Il y avait Mehdi et Guy (Gatineau) qui ont baisé les astroslameurs du monde uni avec truculence, imagination débridée, expressions irréelles, fascination. Il y avait quatre poètes de Québec peut-être trop... poétiques ? Pas assez punchés ? Trop... littéraires ?

Et puis il y avait les autres

Ceux et celles dont les sujets étaient socialement corrects : intolérables vieux d'hospice déserté par ses enfants ; inconcevables guéguerres en Afghanirakoslavie (une banlieue près de chez vous), les *Big Bad Mother Fucken States* (l'origine même de l'originalité poétique et de l'engagement social) et autres thèmes écologiquement et éthiquement corrects. Ou était-ce du socialisme poétique ? Remarquez que tous ces thèmes auraient pu être traités avec raffinement. Mais c'est plutôt l'humour, le sensationnalisme, les effets spéciaux et autres populismes qui ont damé le pion à la poésie. Pour citer l'ami Jacques : « *La critique sociale au slam me laisse généralement de glace car elle va rarement au-delà du constat et des lieux communs ; elle m'indique toutefois qu'une grande tristesse rôde dans notre société ; elle va m'émouvoir si le travail sur le langage et la performance sur scène sont originaux.* »[2]

Est-ce le propre d'un *slam* de poésie ? Le poète doit-il choisir un sujet chaud, le saupoudrer de quelques rimes salées, faire revenir à feu moyen et servir ? L'un des buts des *slams* de poésie est de faire participer la foule. La création du jury en est un bon exemple. Le *slam* de poésie se doit aussi d'être accessible pour le spectateur. Mais où se trouve la charnière entre un poème dérangeant qui remet l'état des choses en question, et un autre qui joue du Stradivarius en une complainte aux rimes plates en faveur du démuni du mois ?

Il semble que pour obtenir une note décente à ce Grand *Slam*, il eût fallu favoriser l'Oréal, le coup d'éclat, l'artifice. Car vous le valez bien. La poésie, assise au bar ou près de la console de son, devait être encore trop saoule ou occupée à se faire reluquer.

En discutant après la compétition avec quelques amis, et m'étant remis de ma frustration slamesque, nous avons parlé de poésie. Pas à pelleter des nuages pour se construire un château de rimes, mais bien à tenter de la cerner. Le cadre de la poésie est évanescent. La poésie rime et ne rime pas. La poésie est prose et vers. La poésie est et n'est pas. Nulle part et partout à la fois. La poésie est faite, rien ne va plus. *Put your money where your rime is.*

Si j'étais plus cynique, je dirais que *la poésie se cache entre deux attentats suicide et un accord de paix. Elle passe aux nouvelles entre les dents de Sophie Thibault. À 110 %, elle est « pour » les batailles au hockey junior. Pendant les Gémeaux, elle crie haut et fort son écœurantite face aux coupures des Conservateurs en culture. La poésie fait rimer « bateau » avec « château » à* Tout le monde en parle *et sourit de sa trouvaille. Ah oui ! Et la poésie tire sur des adolescents à coups de mitraillette sur YouTube, en Finlande, à la Polytechnique, dans une école près de chez vous. Une histoire vraie.*

La poésie en est-elle venue à rimer avec *sex, sport and blood* ? Le *slam* deviendra-t-il l'enfant pauvre... de l'enfant pauvre des arts ?

Slam engagé ou *slam* tout court ?

Tout cela m'a ramené à la première question qu'on nous a proposée au bac en Études françaises : qu'est-ce que la littérature ? Je me rappelle vaguement avoir écrit un truc probablement ronflant sur l'art des mots, comme la musique est l'art des sons (première question posée en théorie musicale).

À l'université, j'étais choqué d'entendre les profs parler de la littérature et de ses sous-genres. Je trouvais le discours pédant. Mais plus aujourd'hui.

Pour toutes les écrivaines de romans à succès, il n'y a qu'un Mark Z. Danielewski[3]. Pour tous les poètes engagés, il n'y a que Loco Locass pour vraiment donner un coup de tomahawk aux balles courbes de l'actualité politique. Pour tous les *slameurs* bien-pensants, il n'y a qu'une poésie. Inutile que la poésie pense bien, d'en faire une norme. La poésie normalisée... Et quoi encore ?

La deuxième évaluation universitaire qui m'avait frappé consistait à défendre l'une des deux positions suivantes : l'art pour l'art (en s'appuyant sur un texte de Robbe-Grillet), et l'art engagé (basé sur un texte de Sartre). J'avais choisi la première proposition pour son caractère universel, trouvant que la deuxième prostituait trop le caractère de l'art par sa temporalité, par son socialisme bourgeois, par l'air du temps, et autres démagogies idéologiques.

Malgré mon attirance pour les deux positions — car qui n'aime pas se faire mettre en bouche de temps en temps —, et malgré que je n'aie que très peu d'affinités avec l'élite artistique, je n'ai d'autres choix que de basculer dans le camp du *slam* pour le *slam*, ne serait-ce que par désir d'entrevoir l'infini.

Qu'est-ce que la littérature, qu'est-ce que la poésie, qu'est-ce que le *slam* ? Le *slam* doit-il être engagé pour être ? Peut-on « gagner » un *slam* de poésie ou n'est-ce que chimère ?

Écrivez-moi entre 7 et 10 pages à double interligne en *Times New Roman* 12 points. Aucun retard ne sera accepté, même si une tuerie se déroule dans un hospice hébergeant des héros de la Deuxième Guerre mondiale dans votre quartier.

1. [http://www.poetryslam.com/index.php?option = com_content&task = view&id = 10&Itemid = 25]
2. [https ://www.blogger.com/comment.g?blogID = 21921281&postID = 2468184867105260869]
3. [http://www.houseofleaves.com/] et [http://www.onlyrevolutions.com/]